

Une Vocation.

Le contraste était grand entre le pensionnaire aux bandeaux liés, à la robe plate et noire, aux yeux recouverts, et la mondaine très en valeur dont les trente-huit ans s'allégèrent de tous les rehauts de l'élegance. Dans ce parloir du couvent, lieu de transition entre l'austérité du cloître et les vanités extérieures, elles figuraient à elles deux, la mère et la fille, les deux pôles extrêmes où affluent les courants opposés d'existence, et les diverses joies—illusions objectives ou intérieures—où se fait l'éternel instinct d'être heureux.

D'ailleurs, à les isoler de leur cadre, nulle ressemblance de nature ne les rapprochait l'une de l'autre; Mme de Velmond, haute, avare, remuante et vivante, et Blanche, de taille un peu courte et masquée, alourdie encore, semblait, par la gravité spécifique de son être.

Ainsi, c'est convenu, papotait Mme de Velmond, lundi matin le père viendra te chercher, et le même nous partirons tous ensemble pour Nice.

Blanche se leva et embrassa Blanche de la main et de la joue à gros pois de menthe qui sentait l'iris.

Restée seule dans le parloir, la jeune fille pleura; ce brusque rappel dans sa famille, cette volonté subite de ses parents de l'emmenner passer l'hiver dans le Midi, alors qu'elle se croyait au couvent pour jusqu'à la fin de l'année, la question de son existence de pensionnaire, de son existence de pensionnaire, tout unie, tout chaque jour pareil s'écoulait avec la même somme de bonheurs tranquilles. Depuis l'âge de dix ans qu'on l'avait menée là—elle en avait maintenant près de dix-huit—elle s'était habituée à y placer le centre de sa vie sentimentale, et sa maison à elle, c'était cette grande bâtisse aux murailles nues qui en plein Paris ressemblait à quelque lointaine domoierie de province apportée au milieu de l'agitation de la capitale sur les ailes d'invisibles anges. Mon Dieu! oui, elle se plaisait au son des cloches, à la prière sous la voûte bleue étoilée d'or de la chapelle, aux promenades silencieuses dans le jardin coupé d'allées droites où l'on marchait à reculons pour faire face aux religieuses qui, paisibles et de doux accueil, souriaient entre les barbes flottantes de leurs coiffes. Mais d'autres jouissances encore existaient pour elle sous ces plafonds, de mystérieuses puissances d'amour l'attiraient, la retenaient, s'étaient emparés peu à peu de toutes les aspirations de son cœur passionné, ignoré des siens.

Certes elle les aimait bien aussi sans doute, ce père, colosse en retraite, aux moustaches rudes, qu'elle avait toujours vus grises et cette mère si jeune—plus jeune qu'elle, lui semblait-il—qui parlait haut, riait fort et sentait bon. Mais elle s'éprouvait à être rejetée tout à coup parmi des habitudes si différentes, dans cette existence à fleur de sentiment où il faut avoir les reins souples, le verbe facile et toujours le sourire aux lèvres.

L'hiver passé au soleil du littoral, Mme de Velmond, le colonel et leur fille étaient revenus à Paris. C'était le moment de présenter Blanche et de lui trouver un parti convenable; car elle était de celles qu'on marie tôt, autant parce qu'elles ont une dot qui rend les opérations matrimoniales plus faciles que parce que leur cœur n'a pas de profondes racines au foyer. Et décidément la plante sauvage qu'était Blanche ne s'était pas acclimatée dans sa famille; elle y gardait ses airs de couvent, répugnait aux fêtes, se coiffait mal et paraissait incélagante, même dans les toilettes du bon faiseur.

Sans perdre de temps, selon la logique de son tempérament pressé, Mme de Velmond s'était mise à la recherche du genre idéal. Car c'était un genre pour elle qu'elle allait choisir, plus encore qu'un mari pour sa fille.

Bientôt elle eut arrêté ses préférences: Lucien de Varenge, avocat stagiaire, orpèlin et riche, était bien le genre qu'il lui fallait. A vrai dire, il avait dépassé la trentaine et son physique n'avait rien de séduisant; mais Blanche, étant plutôt laide, ne devait pas être bien exigeante sous ce rapport: l'avis, revint, fut invité à dîner, à faire le quatrième dans la voiture pour aller au Bois, à entendre le «Tannhäuser» par des dames, et, quand il fut à peu près sûr d'être agréé, il risqua auprès du colonel sa demande en règle.

«J'accepte», déclara Mme de Velmond; mais son mari lui fit observer qu'il s'agissait aussi de Blanche. Il était évident que ce parti réunissait pour elle les meilleures chances de bonheur; encore cependant fallait-il la consulter.

Elle vint, étonnée mais tranquille, dans la bibliothèque où son père et sa mère l'avaient fait appeler. Elle s'assit entre eux, observant à la dérobée leur air solennel, cet air de juges que prennent les parents, tous, dans les circonstances graves.

Tout à tour ils parlaient: le colonel exposa la demande; Mme de Velmond en fit ressortir les avantages: Blanche les écoutait, les yeux baissés, les mains closes sur les genoux. Quand ils se furent arrêtés sur le point d'interrogation finale, elle répondit:

«Je ne voudrais pas épouser M. de Varenge.»

«—Pourquoi? Il te déplaît donc?»

«Pas plus qu'un autre. Mais tous deux la pression de questions; elle se décida, après être restée un moment silencieuse, à avouer ce qu'elle cachait dans son âme: elle dit sa résolution, son désir plutôt, son désir violent et passionné, d'entrer au couvent, de se consacrer à Dieu.»

Bruquement sa mère l'interrompit: c'était là le langage d'une enfant, et il était absurde de refuser un mariage sur un tel caprice; d'ailleurs on n'exigeait pas d'elle une réponse immédiate; dans un mois on allait partir pour Saint-Germain, et elle aurait tout l'éché pour changer d'avis, c'est-à-dire pour réfléchir.

«C'est ça! Embrasse-nous! dit le colonel, dont les yeux retenaient avec peine un commencement de larmes.»

Blanche embrassa son père et sa mère et se retira doucement dans sa chambre.

Il était à la campagne depuis quelques jours, quand un matin M. de Velmond, une lettre à la main, entra dans l'appartement de sa femme.

«Voilà dit-il. C'est George qui a terminé son service militaire en Algérie et qui demande si nous pouvons lui donner l'hospitalité pour quelque temps, jusqu'en octobre; à cette date, il doit rentrer dans son ancienne administration.»

Et comme Mme de Velmond, très occupée à se faire la figure devant sa glace à trois compartiments, ne répondait pas, il ajouta: «Cela ne vous gêne pas?»

«Moi! Ah Dieu non! Que voulez-vous que cela me fasse? La maison est assez grande et même assez triste. Personne, au mois de juillet, ne veut accepter de venir s'enterrer à la campagne.» La semaine suivante, Georges débarqua chez les Velmond. C'était l'inévitable parent pauvre qu'on accueille avec une demi-complaisance et qui occupe la chambre sur la basse-cour; et le bout de la table. Pale, sérieux, un peu enroulé, il avait sur le visage et dans l'attitude les mêmes caractères de vertu modeste que possédait Blanche, et presque tout de suite ces deux êtres, marqués d'une façon égale par le destin, se rapprochèrent.

En promenade, dans la forêt estivale, ils marchaient côte à côte, mettant à l'œuvre de choses différentes cette sérénité d'âme qui les sauvait de la banalité. Mais cette sympathie instinctive entre eux ne se compliquait d'aucune recherche, et, non plus que Georges n'était sorti de sa réserve habituelle, Blanche n'avait abandonné en vue de lui plaire, ses bandeaux plats, ses allures tranquilles et ce parfum de mysticité qui s'était empreint à sa personne comme l'encens reste attaché aux vêtements liturgiques du prêtre.

Cependant Lucien de Varenge avait fait de fréquents voyages à Saint-Germain, mais discrètement comme il convenait. Il arrivait à l'heure du dîner et, pour ne pas présenter les mains vides, il apportait des gerbes de fleurs rares qu'il offrait à Mme de Velmond, en attendant qu'il lui fût permis de déposer aux pieds de Blanche. Puis l'automne précoce s'annonça; les feuilles de la forêt s'enroulaient; Georges rentra à Paris et Lucien resta quelque temps sans repartir.

C'était l'époque où Blanche devait se prononcer au sujet de son mariage. Un soir, elle comparut de nouveau devant ses parents assemblés et, cette fois encore, ce fut son père qui le premier parla:

«Eh bien, fillette, ta grande décision est-elle prise?»

«Tu as eu le temps de réfléchir, insista Mme de Velmond, et tu as pu, depuis cinq mois, t'assurer de la constance des sentiments de ton fiancé.»

«Elle dissimula son fiancé, tant pour elle la chose était réglée d'avance, inductible. Mais Blanche répondit à voix basse:»

«Je suis décidée à ne pas épouser M. de Varenge.»

«C'est bien! dit sa mère. Laissez-nous.»

«Elle sortit, les deux époux se regardèrent, déçus.»

«Toujours ses idées de couvent! dit le colonel.»

«Bah! fit madame, vous auriez tort de les prendre au sérieux, ses idées de couvent.»

Mais M. de Velmond n'en était pas convaincu: Blanche tenait de lui, et lui toujours avait fortement voulu ce qu'il voulait.

«Tentons une épreuve! fit la mère; demandez-lui si elle consent à épouser Georges.»

Justement Blanche, mélancolique, passait dans le jardin; elle l'appela par la fenêtre ouverte, elle lui souffla dans le visage: «Et Georges, tu accepterais bien celui-là, n'est-ce pas?» Blanche devint très rouge, puis très pâle; elle eut le battement de paupières d'un oiseau blessé, et tomba dans les bras de son père en balbutiant.

légèreté, son manque de prévoyance maternelle, un après-midi, excédée, elle capitula:

«Faites-en ce que vous voudrez, de votre fille; mais, de grâce, ayez la paix dans la maison!»

Et tout de suite il courut chez Blanche; il la trouva dans sa chambre de jeune fille, occupée à coudre. Un rayon de soleil achevait de s'éteindre entre les guipures des rideaux abaissés, et des fleurs pâles trempaient dans un vase, devant un christ qu'elle avait enlevé du fond de l'alcôve pour l'ériger à la place d'honneur. Il la pressa contre lui, joyeusement:

«Voyons, fillette, tu vas être contente, tu ne pleureras plus. J'ai décidé ta mère. Tu épouseras celui que tu as choisi, et le plus tôt, possible, quand tu voudras.»

«Elle eut un grand cri de bonheur, un montrant le christ tout blanc sur la paroi tapissée de satin rose-moutte:»

«Non, père, je ne pleure pas, je ne pleurerai plus jamais, puisqu'il veut bien me pardonner d'avoir pu songer une seule minute à lui être infidèle.»

Charles Perrault

—ET LES—

Contes des Fées.

A propos de Cendrillon.

Nos imaginations d'enfant vont recourir, fraîches et naïves, en assistant à l'aventure merveilleuse de «Cendrillon», musique de M. Massenet, dont la première représentation a été donnée, l'autre soir sur la scène de l'Opéra-Comique. «Cendrillon» est un des plus jolis récits de ce petit livre charmant et ingénu qui s'appelle les «Contes des Fées». Son auteur Charles Perrault, ne se doutait pas en l'écrivant du succès prodigieux qui allait saluer sa venue, succès qui n'a fait que grandir et s'affirmer à travers les générations. Ce fut le fruit tardif de sa vieillesse littéraire, un fruit mûr et savoureux sur lequel mordent à l'envi les quenottes d'enfants.

Perrault, premier commis des bâtiments du Roi, ami et protégé de Colbert, avait soixante-neuf ans quand il publia, sous le nom de son fils Charles-François, ce petit chef-d'œuvre de grâce et de simplicité. Il était de l'Académie française. Sa fameuse querelle avec Boileau sur les anciens et les modernes, dans laquelle il avait hardiment pris parti pour ces derniers, avait eu un retentissement considérable. On disait qu'elle devait suffire à immortaliser son nom. Qui connaît, aujourd'hui, sauf un petit nombre de lettrés, son «Parallèle des anciens et des modernes» dont la publication lui attira les traits les plus rudes auteurs et les plus acérées de l'autour des «Satires».

Au contraire, qui ne sait par cœur ses délicieuses et touchantes aventures des fées qui nous ont amusés, captivés et émerveillés quand nous étions enfants! Quelle joie ce fut d'entendre ces histoires merveilleuses de la bouche de nos mères ou de nos «mères grandes», des soirs d'hiver, dans la chambre tiède et bien close, tandis que le vent hurlait et sanglotait dans la nuit... Il était une fois... commençait la voix qui nous était si chèrement précieuse, si tendrement affectionnée... Et nous écoutions, dans l'extase et le ravissement, la poésie fiction de Cendrillon que sa marraine, la bonne fée, avait transformée en belle princesse avec deux habits d'or et d'argent, tout chamarrés de pierres; puis, c'était le tour de la «Belle au bois dormant» qui dormit cent ans dans son palais parce qu'une méchante fée n'avait pas été appelée à sa naissance.

Tous les contes du bon Perrault nous étaient passés ainsi en revue, depuis le «Petit Poucet» jusqu'au «Chat botté» et à la terrifiante histoire de «Barbe-Bleue». Où l'excellent conteur a-t-il puisé le sujet de ces récits qui ont éveillé les premières lueurs de notre intelligence? Dans son imagination? Non, il s'est envenimé des histoires qu'il avait lui-même, étant enfant, entendues raconter par sa grand-mère. Il les a recueillies et habillées de ce style simple, léger, gracieux et naïf que l'on sait. La plupart de ces récits ont une origine très ancienne, il est impossible d'en fixer l'époque, de même qu'il serait vain d'en rechercher les véritables auteurs. Ils s'appartiennent à ce fonds de littérature anonyme que les siècles nous ont légué: légendes, chansons, traditions dont l'ensemble constitue l'âme populaire.

Il est piquant, à ce propos, de constater que l'auteur des «Contes des fées», qui avouait hautement sa préférence pour les rodomontes, n'a pas hésité à s'adresser aux anciens. L'histoire de «Cendrillon» en est une preuve indiscutable. Le sujet de ce conte nous vient de l'antiquité. C'est Elien, un historien grec, qui l'a consigné dans un de ses ouvrages. Voici ce qu'il raconte: Rhodope était une courtisane qui passa pour avoir été la plus belle femme d'Égypte. Étant au bain, un jour, la Fortune qui se plaît à produire des événements merveilleux lui procura une faveur qu'elle mérita plus par les

charmes de sa physionomie que par les qualités de son âme. Tandis qu'elle se baignait et que ses femmes gardaient ses vêtements, un aigle vint fondre sur un de ses souliers, l'enleva dans ses serres et, l'ayant porté à Memphis, dans le lieu où le prince Psamméthichus était occupé à rendre la justice, le laissa tomber sur sa poitrine. Le jeune prince, frappé de cet événement et plus encore de la petitesse de ce soulier, de son élégance, de sa délicatesse, ordonna que l'on cherchât la femme à qui il appartenait. On fouilla toute l'Égypte et dès que Rhodope fut trouvée, le prince l'épousa.

Perrault, on le voit, s'est emparé de l'histoire de la belle Rhodope pour en faire le sujet de sa «Cendrillon», auquel il a ajouté quelques détails de son invention. Mais, ce qui est bien à lui, c'est la fraîcheur et la grâce qu'il a mises dans ce récit, c'est l'apparition de la bonne fée qui, d'un coup de sa baguette magique, change une citrouille en un beau carrosse doré et des lézards en magnifiques laqueis et Cendrillon en princesse. Ces métamorphoses que l'on rencontre à chaque instant dans les contes de Perrault ont le don d'aviver la curiosité des enfants et de mettre sur leurs jeunes imaginations une empreinte ineffaçable. Plus tard, ces poétiques fictions nous restent chères à plus d'un titre: d'abord, parce que ce sont des créatures aimées qui nous les ont racontées, ensuite parce que ce sont les premiers contes qu'ont bercés notre enfance éprise de merveilleux, de surnaturel et d'enchantement.

Parvenus à l'âge mur, nous éprouvons un mélancolique plaisir à revivre les années abolies, à considérer par la fenêtre du souvenir tout ce qui a fait la joie de notre jeunesse, la félicité de nos premières années. Les récits de nos premiers contes sont des choses douces infiniment et sur lesquelles nous aimons à laisser flotter notre esprit. Ils nous rappellent tant de caresses, de jours heureux, d'heures exquises. Et tout cela, c'est dissipé, fondu, volatilisé. Cela explique pourquoi nous gardons une affectueuse reconnaissance aux contes de Perrault, pourquoi nous aimons, entre tous, ce petit livre qui a fait jadis notre joie, notre amusement, comme il fera la joie et l'amusement des enfants à venir. Plus d'une grande personne trouve un plaisir toujours nouveau à relire parfois ces récits ingénus et chimériques qui ont été traduits dans toutes les langues. On connaît le mot du bon faulxiste:

«Si l'on d'âne n'était content, j'y prendrais un plaisir extrême.»

La Fontaine disait vrai et ce nous sommes en général bien près de lui ressembler. Les petites moralités qui accompagnent les «Contes des fées» donnent un aspect philosophique à la conclusion du récit. Elles expriment un enseignement moral surlégitime des jeunes intelligences. D'ailleurs, les contes de Perrault dégagent, tous une leçon. C'est ce que le «Petit Chaperon rouge» ou l'esprit de désobéissance: Le «Petit Chaperon rouge» court après les papillons cueillis des fleurs et des noisettes dans le bois, au lieu de suivre les conseils de sa maman qui lui a recommandé de ne pas s'arrêter en route.

Le «Chat botté» montre l'exemple de ce que peut l'arrogance, l'industrie, le savoir faire; «Barbe-Bleue» exprime la curiosité; «Cendrillon», l'esprit de douceur et de bonté allié à l'esprit d'ordre et de travail. Toutefois, il est évident que l'intelligence de l'enfant est trompée par le sens affabulatif que par le merveilleux qui régnent dans les délicieux récits de Perrault. C'est à ce côté surnaturel et à la simplicité naïve et fraîche du style que les «Contes des fées» doivent leur immense succès. Notons, en passant, qu'un charmant esprit féminin, la comtesse d'Aulnoy, qui vivait du temps de Perrault, a écrit également des «Contes de fées» dont quelques-uns sont fort connus.

Mme d'Aulnoy pas plus que Charles Perrault n'a puisé le sujet de ses contes dans sa propre imagination. Elle s'est contentée de fixer sous sa plume, tout en y introduisant des inventions et des modifications personnelles, les récits fabuleux qui appartenaient à la tradition populaire. Comme l'a dit le pénétrant et subtil auteur des «Lundis», «il y a un âge pour certaines fictions et certaines crédules heureuses, et si la science du genre humain s'accroît incessamment, son imagination ne fleurit pas de même». La croyance au merveilleux est surtout le propre des imaginations enfantines. Et c'est cette constatation, devenue banale, qui faisait dire à Perrault:

«Le conte de Peau d'Âne est difficile à croire. Mais tant que dans le monde on aura des ânes, on s'gardera la mémoire.»

Les fées jouent un rôle important dans les romans de chevalerie du moyen âge. C'est de cette époque que date leur apparition dans les légendes. Elles ont remplacé les dieux de la mythologie païenne. Leur influence est tutélaire ou néfaste, car il y a la bonne et la méchante fée dont les noirs desseins sont contrecarrés par la puissance de la première. Qui de nous, étant à cet âge où l'on est sans pitié, n'a pas été pris d'une vague inquiétude au seul nom de la fée Carabosse, cette laide, vieille et méchante femme, bossue au nez crochu qui se plaît, dans les contes, à troubler la joie des intérieurs heureux et à affliger les jeunes princesses de toutes sortes d'infinités physiques? Fort heureusement, la bonne fée est là qui vaillant. Elle est belle autant que la fée Carabosse, et d'un coup de sa ba-

guette magique elle annihile la sinistre influence de l'horrible vieille. La fée Alcine était réputée aussi pour la noirceur de son âme et la méchanceté de ses actions.

Mais, à côté de ces deux méchantes fées, il y avait de si nombreuses, humaines, vêtues d'un rayon de soleil ou d'un clair de lune, et dont les aventures merveilleuses séduisaient si fort notre jeune imagination! Quel enthousiasme et quelle admiration pour ce monde surnaturel peuplé de créatures belles comme une aube d'avril, d'être fantastiques, de lutins folâtres et espérilles, de sylphes doux et mélancoliques habillés de vert, comme le printemps, qui s'endorment dans le calice des roses et des lisereons; de méchants gnomes, de farfadets, d'elfes! Tout cela allait, venait, disparaissait, revenait, dansait, folâtrait, puis s'écoula subitement.

Le génie de Shakespeare nous a ouvert les portes de ce monde idéal, de cette région des rêves et des fées, dans le «Songe d'une nuit d'été». Fantaisie éblouissante et sublime, conte de fée d'une exquise poésie, Shakespeare nous y a initiés, à l'existence fictive mais si séduisante des êtres surnaturels des êtres que l'imagination des poètes et des fous a créés. J'erre par la colline, dit une fée de ce songe merveilleux, par la vallée, à travers les buissons, à travers les ronces, par les parcs, les haies, à travers l'eau, à travers le feu, j'erre en tous lieux, plus svelte que la sphère de la lune. Pendant ce temps, la fée Titania, la reine des fées, se querelle avec Oberon, son époux, tandis que Puck, le lutin malicieux et folâtre, se livre à ses habituelles épiqueteries.

Il est des esprits, ce sont évidemment des poètes et des conteurs, qui aiment à retourner parfois dans le pays des fées et des enchantements. Quand il sont parvenus à cette frontière idéale où commence le rêve, ils s'imaginent de bonne foi que la fée Mélusine et la fée Viviane, la fée Urgèle et la reine Mab sont des personnes, respirant comme vous et moi. Pour eux, la forêt de Pampont—appellation horriblement moderne et barbare—s'appelle la forêt de Broceland; c'est la forêt mystérieuse, la forêt des enclaustrés, peuplée de fantômes, et où la royauté de la fée Viviane s'exerce librement, à l'ombre de grands chênes. Ne troublons pas leurs songes!

Plus d'un spectateur, en sortant de la représentation de «Cendrillon», se rappellera le petit livre du bon Perrault. Et c'est avec une pointe de mélancolie qu'il évoquera l'époque heureuse où une voix chère, dont il se rappelle encore les intonations, lui racontait l'histoire du «Petit Poucet»: Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants, sous garçons.

LA B C DE L'AMOUR.

Nous trouvons dans un vieux journal l'habileté de mariage, composé par un poète qui évidemment avait des loisirs.

Le jour où l'on nous marié
Je t'en souviens, monsieur l'ab
Nous dit d'un ton fort compa
—Eh bien, il faudra vous ad
Madame, vous obéir
A votre époux, à votre che
Pour qu'il ne puisse pas chan
Et pour éviter qu'il vous l
Ayez toujours un air gen
Montrez un front pur qui rou
Évitez tous les mauvais
C'est ainsi que toujours prie d
M. L. ne puisse pas chan
Une femme évite sa
S'il lui tourne le d
Comme un homme qui s'est trom
Qu'elle ne cède pas, vain
Mais qu'elle tienne son meilleur
Et l'autre de par la tendr
Qu'en lui voyant tant de bon
Il en devienne tout conf
Non amour sera retrouvé
Et le mariage trouvera l
Sans jamais rechercher l
Allez, et que Dieu vous

Révolution imminente au Guatemala.

San Francisco, 10 juin.—Antonio Barrios, chef de parti libéral du Guatemala qui veut l'élever à la présidence occupée actuellement par Manuel Estrada Cabrera, était un des passagers du steamer San José, de la malle du Pacifique, venant de Panama.

Antonio Barrios est le fils de feu le général Rufino Barrios, fondateur du parti libéral du Guatemala qui est resté président de cette République, pendant 14 ans.

Senor Barrios, tout en admettant que sa résidence à San Francisco est due aux différents qui existent entre ses partisans et ceux du parti qui est maintenant au pouvoir, déclare qu'il n'a pas été forcé de fuir de son pays. D'autres passagers, cependant, disent que non seulement il a été obligé de s'en aller, mais que Cabrera ne lui avait donné que 48 heures pour déguerpir.

Le Guatemala, disent-ils, est à la veille d'une révolution qui se terminera par la chute de Cabrera, et en faveur des partisans de Antonio Barrios, que tous les libéraux veulent appeler à la présidence.

Mort subite du capitaine Nichols, du Monadnock.

Washington, 10 juin.—Le département de la marine a reçu, aujourd'hui, du capitaine Barker, officier de marine commandant à Manille, un télégramme annonçant la mort subite du capitaine Henry M. Nichols, par suite d'insolation. Le capitaine Nichols commandait le monitor Monadnock.

Perte du navire Paris.

Coverack, Cornwall, 10 juin.—Le steamer Paris, de la ligne Américaine, qui s'est jeté sur les manœuvres, est considéré maintenant comme perdu.

L'Amour est comme un arbre.

Peu de gens savent ce que c'est que l'amour, et parmi ceux qui le savent il en est bien peu qui le disent.

MES POUPEES.

Je me souviens encore de ma première poupée, une superbe poupée trop grande qui me faisait peur. Elle avait pourtant des cheveux bouclés, des yeux brillants, une jupe de soie qui laissait découverts deux petits pieds chaussés de bas à jour et de souliers à bouffettes. Après l'avoir bien admirée, je l'avais mise au fond d'une armoire, dans le désordre des vieux joujoux, les deux bras étendus, et ses yeux si vivants tournés contre le mur. De temps en temps je la regardais, puis je la remettais vite dans sa cachette sans pouvoir m'habituer à lui parler ni à jouer avec elle.

Après l'en avoir beaucoup d'autre, des poupées mal peintes qui perdaient leurs joues roses à la moindre goutte d'eau. Quels désespoirs! La poupée lavée, déteinte, et mes doigts rongés de ses fraîches couleurs. On me conseilla alors: «En séchant cela reviendra.» Et dix fois par jour, avec un grand remords, j'allais voir la petite victime, appuyée soigneusement à une chaise, fixant dans le vide son regard résigné. Une tache blanche qui ressemblait à une larme mal essuyée la défigurait d'un côté; j'avais le cœur gros pour longtemps. A traiter sur les tapis, à tomber des tables, à dormir sous les tabourets, la poupée achevait de s'abîmer; les yeux perdaient son joli sourire, les bras leur geste arrondi; mais si quel que jour de fête m'apportait une poupée nouvelle, l'autre, avec sa tête recollée, ses bras recousus d'un peu de fil, restait la favorite. Cette préférence ressemblait à un attendrissement, comme si toutes ses meurtrissures me rappelaient de bonnes journées de jeu et mes désespoirs faciles à chaque nouvel accident. D'ailleurs je n'avais pas encore de coquetterie, seulement la tendresse inexpérimentée, un sentiment de l'abri, car mon plus grand bonheur était de coucher mon poupon dans sa berçete d'osiers au risque de chiffonner les bonnets de dentelles avec tous leurs rubans.

Un soir, je fus tentée par de petites figures éveillées, rangées aux vitres d'un passage. Il fallut entrer et choisir à la lueur du gaz qu'on allumait, une de ces magnifiques poupées qui sonnaient fragilement dans les lueurs de la porcelaine. Celle que je pris avait des cheveux fins que l'on frisait en les mouillant, des robes toutes droites taillées comme les miennes, un tathier de batiste. En y réfléchissant, je trouve qu'elle était bien simple et bien raisonnable. Ni cachemire, ni bijoux, ni binocle d'éclaircie; pas d'armoire à glace microscopique, de traîne, ni de poif. Mais elle avait bien l'air d'une petite fille, plus petite que moi, et m'inspirait des soins maternels. Pour cela, j'ai commencé à travailler, à ramasser des brins de tulle, des coupures de rubans dans l'embrasure des croisées, autour de ce petit coin des travailleuses où le jour tombe d'aplomb comme dans une alcôve drapée de grands rideaux. J'étais de taille; dans la belle étoffe aux nuances vives, suffisante pour une robe, j'arrivais à force de maladresse à ne plus trouver qu'un petit cercle pour recouvrir un chapeau rond. Sans me décourager, j'étais de coudre. Peu à peu j'appris à rester tranquille, je sentis le charme des jours de pluie sans promenade, et du travail patient qui fait l'heure courte en enfantant la minute qui passe dans la piqure des points. Les mains si petites faisaient l'ourlet trop gros, mon fil se nouait, cassait, je devais tonte rouge, je perdais mon fil, mes ciseaux; le peloton roulait à terre, emmêlé comme par un jeune chat.

Alors il fallait ouvrir la table à ouvrage, et tout doucement pénétrer dans cette quantité de coffrets, de petites boîtes pleines d'objets menus, précieux par cela même, que l'on manie en devenant adroite, où l'on apprend à tirer un cent d'épingles sans se piquer, et à démêler toute seule un écheveau au dos d'une chaise.

Les bobines à tourner, les aiguilles à enfiler, cet affinement du regard et des doigts me vint par ma poupée. Aussi je la vois toute à l'entrée de ma vie de femme, comme dans le cadre étroit d'une allée qui s'éloigne, juste assez grande pour emplir de sa silhouette d'enfant heureuse tout mon horizon d'alors.

PENSEES

L'on peut avoir la confiance de quelqu'un sans en avoir le cœur; celui qui a le cœur n'a pas besoin de révélations ou de confiance; tout lui est ouvert.

LA BRUYÈRE.

Peu de gens savent ce que c'est que l'amour, et parmi ceux qui le savent il en est bien peu qui le disent.

GUIZOT.

L'Amour est comme un arbre, il pousse de lui-même, jette profondément ses racines dans tout notre être, et continue de verdoyer sur un cœur en ruines.

VICTOR HUGO.

DEPECHE

Télégraphiques.

La bataille entre Jeffries et Fitzsimmons jugée par les hommes compétents.

New York, 10 juin.—Voilà les paroles prononcées par Geo. Siler, l'arbitre dans la bataille entre Jeffries et Fitzsimmons:

«C'est une lutte correcte, sans aucune tentative de celui-ci ou de celui-là pour tromper son adversaire. Les deux hommes ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour ne pas violer les règlements.»

Sans doute, quand deux hommes de pareille taille se sentent fatigués, il y a plus ou moins d'efforts chez eux pour venir à bout de leur adversaire.

Quant moi, Jeffries avait, dans les sept derniers engagements, pour lui les meilleures chances. C'est incontestablement un jeune homme d'une vigueur remarquable. La victoire est restée au plus fort.

L'ex-champion Fitzsimmons a dit à un correspondant du World: «J'ai dit à peu près sur de vaincre: j'étais sûr; si pas réussi. Jeffries a vaincu parce qu'il était le plus habile. Je ne croyais pas qu'il put avoir fait tant de progrès. Il est jeune, fort vif et habile.»

Je ne puis accuser mon extrême confiance. J'étais parfaitement entraîné, mieux que je l'ai jamais été. Mais trop sûr de vaincre, j'ai fait trop bon marché de mon adversaire.

C'est une faute que je n'aurais jamais commise auparavant. Jeffries est maintenant le champion incontesté du monde. Il a gagné loyalement et carrément; il est en passe de faire beaucoup d'argent. Laissons-le aller de l'avant. Pour ma part, je ne m'occuperai pas. Sans doute je puis le provoquer, mais tout cela s'est passé si rapidement, que je ne sais pas encore quelle décision je vais prendre. Il est possible que je lui demande une autre lutte.

Quant à James Corbett, voici ce qu'il a dit: «Ce qui vient d'arriver, je l'avais prévu. Quand j'ai vu Jeffries pour adversaire à Carson, j'étais préparé pour lutter avec Fitzsimmons. Fitzsimmons ne voulait pas se mesurer avec moi; mais je savais que Jeffries était l'homme qui devait le battre.»

«Jeffries n'a jamais été en danger. Quand je me suis rendu dans sa chambre, avant la bataille, je lui ai dit d'aller de l'avant et de se battre tant que le gang résonnerait. Je lui ai dit que si Fitz ne voulait pas s'engager dans la première rencontre, il devait aller droit à lui. C'est ce qu'il a fait.»

«C'est une lutte superbe. Tout cela prouve la vérité de ce que j'avais dit, à savoir: qu'un bon boxeur, ayant une bonne main gauche, pouvait et devait venir à bout de Fitzsimmons.»

Jeffries possède toutes les qualités du grand boxeur. Il est à même de défendre sagement son titre contre tous les champions du globe. La lutte a prouvé qu'il était plus agile que Fitzsimmons.

Dépêche du général Otis.

Washington, 10 juin.—Le département de la guerre a reçu la dépêche suivante:</